

Mark SaFranko doit à sa plume d'avoir été très vite reconnu comme un héritier littéraire de John Fante et Bukowski. Écrivain, dramaturge, poète, acteur, musicien, essayiste, il est surtout connu pour une série de romans mettant en scène son double, Max Zajack qui, après dix ans d'absence, débarque à nouveau en librairie. De quoi faire jubiler son lectorat. Et donner envie aux autres de s'y frotter. Mais attention, il va falloir chiner. Explications.

TEXTE PAR PIERRICK STARKY,
ILLUSTRATION PAR BEN LAMARE

**MARK
SAFRANKO
FU★★★G
AMERICA**

“Je fais partie de ce type d’écrivains rejetés en Amérique à leurs débuts, et qui ont trouvé un foyer en France.”



Dan Fante écrivait sur SaFranko : “Je crois qu’à tout prendre, ce type choisirait d’écrire plutôt que de respirer.” Lui-même écrivain, l’enfant terrible du grand John aura survécu miraculeusement à son alcoolisme et ses excès jusqu’à l’âge de 71 bâtons. Par la force des choses, SaFranko et lui devinrent amis, jusqu’à ce qu’il casse sa pipe en 2015.

C’est que les deux hommes ont en commun d’avoir été initialement reconnus en France. Ce succès hexagonal, Mark SaFranko s’en étonne encore... “J’y pense souvent. J’ai beaucoup de chance d’avoir trouvé mon lectorat principal ici. Je fais partie de ce type d’écrivains rejetés en Amérique à leurs débuts, et qui ont trouvé un foyer en France. Nous sommes quelques-uns, vous le savez sans doute. J’imagine que ça a à voir avec la façon dont je dépeins les États-Unis...”

Né en 1950, il a baroudé longtemps, sans se cantonner à un seul chemin. Il a usé ses semelles et collectionne les casquettes : écrivain, dramaturge, poète, acteur, musicien, essayiste, il est surtout identifié pour une série de romans mettant en scène son alter-ego, la saga Max Zajack. *Putain d’Olivia*, qui ouvre le bal, est devenu presque instantanément culte dans nos contrées. Le livre à la tonalité roublarde et au rythme coup-de-poing, à la prose nerveuse, est imbibé d’humour, parfois désespéré, toujours cinglant. L’amour et la colère se percutent sur la même piste de danse. Sur le même ring. On aime ça et on en veut encore. Avec Max Zajack, SaFranko harponne tout un lectorat qui ne semblait attendre que lui. Trois autres romans seront dédiés à ce personnage. Une saga miroir, dont chaque tome peut être lu séparément.

“Tous les romans de la série Max Zajack sont hautement autobiographiques. Ils sont moi. J’y introduis des dispositifs narratifs, des compressions temporelles, mais très peu de choses sont déformées au final. Ce qui est étrange, c’est que les romans de Zajack ne représentent qu’une toute petite partie de mon travail, pourtant c’est celle qui émerge le plus. Cette série m’a coincé dans une case dont j’ai du mal à m’extraire.”

LE CYCLE ZAJACK

Les indispensables 13^e note éditions ont, tout au long de leur existence, permis à un lectorat français de découvrir nombre d’auteurs, principalement américains, issus ou proches de la beat littérature. Si SaFranko détonne et se fait particulièrement remarquer (son noyau dur de fan est très fidèle à l’auteur), c’est grâce à cette série singulière. Mais, au grand dam d’un lectorat attaché à son catalogue, l’éditeur met la clef sous la porte en 2014, laissant d’ailleurs un sacré vide derrière lui, tant pour la qualité que la singularité de sa ligne éditoriale. Dès

lors, les titres du catalogue, reconnaissables entre mille (la charte graphique de 13^e note et le format de ses bouquins réussirent le tour de force de la visibilité), ne sont plus commercialisés. On peut les trouver d’occase, mais à des prix souvent prohibitifs, vendus par et pour des collectionneurs en quête de reliques sacrées. Les opus de SaFranko deviennent alors quasiment introuvables. Sauf pour qui se sent de claquer son PEL ou de vendre un rein.

Chez l’éditeur, trois autres romans de SaFranko avaient vu le jour. *Confessions d’un loser*, le deuxième opus, déroulait la suite directe de *Putain d’Olivia*. Mais SaFranko cassa subitement la chronologie avec le suivant, *Dieu bénisse l’Amérique*, qui nous plonge au cœur de l’enfance de Zajack. Un livre qui vient de loin.

“J’ai toujours voulu écrire un roman sur mon enfance, mais sans n’avoir jamais rien lu qui ressemble à ce que j’avais en tête. Jusqu’à ce que je découvre Mort à crédit de Céline, que je considère comme son chef-d’œuvre. Ce roman est devenu le modèle libre de Dieu bénisse l’Amérique. J’y ai travaillé de façon intermittente pendant dix-huit ans, fait très inhabituel pour moi. Le premier manuscrit fini comptait un millier de pages. J’ai coupé dedans sans relâche jusqu’à le réduire de plus de moitié. C’est le premier roman mettant en scène Max Zajack que j’ai écrit, bien qu’il soit le troisième de la série, dans la chronologie des sorties.”

Travaux forcés, sur lequel nous étions restés en 2010, constitue le quatrième volet de la saga. On croyait Zajack remis sur les étagères des bibliothèques de quelques veinards, après la disparition de 13^e note éditions, les romans n’étant plus disponibles en librairie.

LE RETOUR EN DEMI-TEINTE

SaFranko, de son côté, ne cesse pas d’écrire. Des romans indépendants de la série et des recueils de nouvelles sortent chez différents éditeurs, sans connaître le même retentissement que les aventures de Zajack/SaFranko. L’auteur qui a sorti des disques par le passé continue aussi de bricoler des albums chez lui, qu’on peut chiner et écouter ici et là sur le net. Sa relation avec la France reste privilégiée. Il est souvent invité de notre côté de l’Atlantique. Sur son mur Facebook, son lectorat (autant de lectrices que de lecteurs) aime poster des clichés de ses bouquins en bonnes mains. Ce sont souvent des Français avec des livres de la saga Zajack.

Puis, en 2019, les éditions la Dragonnière rééditent *Putain d’Olivia*. Nouvelle traduction, nouvel écrivain. On se met à espérer que la série soit intégralement rééditée. Ce qui ne serait que justice. Ensuite... Plus rien. Les autres histoires de Zajack restent au placard.

Jusqu’à cette surprenante annonce en 2021, par SaFranko himself, annonçant le retour de son alter-ego. Et la surprise est de taille. Il ne s’agit pas de nouvelle édition des titres non disponibles, mais de la sortie d’un cinquième volume, et chez un nouvel éditeur, Mediapop. On n’y croyait plus. Il aura fallu attendre douze années avant de retrouver Max Zajack dans un nouveau récit.

“Nowhere Near Hollywood [“Tout sauf Hollywood” dans la sortie française prévue pour le 2 mai 2022, NdlR] parle d’une période s’écoulant sur plusieurs années, où j’étais profondément frustré de ne pas réussir à faire éditer mon travail, et où j’ai décidé de devenir acteur afin d’attirer l’attention dessus. J’espérais un effet Sam Shephard. C’était une décision insensée qui a donné lieu à de nombreux événements comiques et tragiques. Écrire sur soi-même peut vite m’ennuyer si je ne fais pas attention, alors je veille à diversifier mon travail. Cela dit, à cette heure, j’ai déjà terminé un sixième roman de la série Max Zajack et j’ai des idées pour un septième. Qui sait quand ils paraîtront ?”

FRENCH TOUCH

Le plaisir de retrouver le truculent personnage terni par le désespoir de voir réédités les autres volumes du cycle Zajack. À leur sortie, lecteurs et

journalistes firent illico un rapprochement avec les œuvres de Bukowski et John Fante, ne soulignant que ce qui semblait alors évident. Le ton exalté, le style direct, ce mélange de drame et d’humour et, évidemment le double littéraire : Max Zajack, ce fils d’immigrés polonais qui veut se faire une place aux États-Unis. Qui clame à qui veut l’entendre qu’il est écrivain, tout en se débattant dans une existence étriquée. Entre une relation passionnelle, des petits boulots et des périodes de débauche, il arrive à se saboter à chaque fois qu’il semble réussir quelque chose. SaFranko lui aussi use de dérision pour dépeindre la vie de son double, paumé, qui se révèle débrouillard malgré des successions de mauvais choix.

“J’ai découvert Bukowski il y a de nombreuses années – dans les années 1980 – et j’ai lu John Fante parce que Bukowski le mentionnait souvent. Je suppose que c’est le cas de la plupart des lecteurs. Je trouve fascinant que John Fante ait gagné un public substantiel en France si longtemps après sa mort et après avoir été ignoré aux États-Unis. Je me demande ce qu’il en penserait...”

Si SaFranko appartient à la même famille littéraire que les deux géants, et que ce n’est que tardivement qu’il les aura découverts, ils ne sont à ses yeux pas des influences directes. De ce côté-là, il faudra aller fouiner ailleurs, notamment du côté de l’Hexa-



gone. Il cite Céline, Camus ou Zola, mais aussi des auteurs contemporains, comme Djian ou Pascal Garnier. Sans oublier son grand coup de cœur.

“J’étais très jeune, dans la vingtaine, et complètement fauché, quand j’ai découvert Simenon dans une bibliothèque publique, en Amérique. Je ne parle pas des Maigret, que je considère inférieurs, mais plutôt de ses romans les plus durs, les plus noirs. Je suis devenu accro. De tous les écrivains que j’ai aimés et desquels j’ai appris au fil des ans, de Dostoïevski à Henry Miller en passant par Paul Bowles, c’est Simenon qui, pour une raison ou une autre, m’a accompagné le plus longtemps. J’aime à dire que c’est de lui que j’ai appris tout ce que je sais sur l’écriture.”

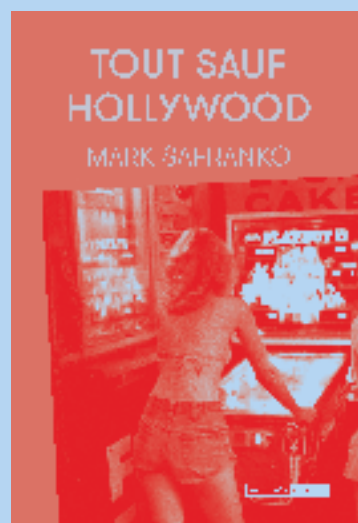
AUX QUATRE VENTS

SaFranko est prolifique et, jusqu’ici, c’est en France ou au Royaume-Uni, où il continue à sortir régulièrement des bouquins, qu’on a la possibilité de le lire avec le plus d’exhaustivité. Pour autant, il publie aux quatre vents et de façon disparate. Nombre de ses bouquins ont trouvé éditeur dans un pays et dans nul autre. Quand on demande à l’auteur de quel livre il est le plus fier, son hésitation est courte : “C’est une question difficile, car il m’est difficile d’en choisir un plutôt qu’un autre.

C’est comme les enfants, comme on dit. Comment pouvez-vous en choisir un plutôt qu’un autre ? Mais je suis peut-être le plus fier d’un roman non-publié intitulé The Prodigy, qui traite de l’histoire d’une jeune fille, virtuose du violon, et de ce qui se passe au cours de sa longue vie après qu’elle abandonne cet instrument. C’est probablement mon préféré de tous mes romans. Et si vous tombez dessus par hasard, en le lisant, vous ne sauriez jamais qu’il vient de la même plume que celle qui a écrit les romans de Max Zajack.”

On est surpris d’apprendre l’existence de ce récit inédit, bien qu’il soit, d’après l’auteur, sinon son meilleur, son préféré. Aux États-Unis, seuls quatre de ses romans ont été édités. Si on retrouve le premier opus du cycle Zajack, les autres y sont inédits. Par contre, les trois autres ouvrages disponibles outre-Atlantique (*The Favor*, *Hopler’s Statement*, et *No Strings*) n’ont jamais été traduits dans l’Hexagone. On s’y perdrait…

“L’Italie a publié Putain d’Olivia l’année dernière et l’Allemagne publiera un roman intitulé Amerigone – un roman d’horreur dans la veine d’American Psycho – en 2022. C’est en France où je suis le plus lu. Mais j’aimerais beaucoup qu’on y on découvre la plus grande partie de ce que j’ai fait et n’a majoritairement pas été lue. Mon œuvre hors Zajack.” ■



Tout sauf Hollywood, sortie le 2 mai chez MediaPop Éditions.



SaFranko par 13° note

On a réussi à alpagner Éric Vieljeux, fondateur des éditions 13° note, et de justesse, puisqu’il s’apprêtait à emprunter le canal de Panama en voilier, direction les Marquises. Il a pris le temps de nous répondre au sujet de Mark SaFranko.

“Les écrits de Mark, je les ai découverts par deux biais. D’une part, par l’intermédiaire de Dan Fante pour lequel Mark faisait de l’editing, proposait des suggestions de rewrite de ses écrits. Les deux étaient très liés, et Dan avait un grand respect pour le travail de SaFranko. Dans un autre répertoire, Mark a présenté à Dan sa future épouse. De mémoire, elle avait joué dans une pièce de SaFranko, qui comme chacun ne sait peut-être pas, a aussi écrit du théâtre, des scripts, de la poésie, des nouvelles, des polars (avec son détective transsexuel), des chansons et des wagons d’autres romans. De mon côté, j’avais monté 13° note pour publier Dan Fante, en premier lieu ; le même qui disait de Mark SaFranko qu’il préfère écrire que respirer.

Et puis il y a le travail de la maison d’édition british underground, Murder Slim, qui a aussi publié des textes de Tony O’Neill, avec lequel nous avons beaucoup travaillé.

Mes premières impressions de lecture ? Le même effet que si je vous fais fumer une Gauloise blonde et un Bazuco. Ça décoiffe méchamment. Et vous en redemanderez. Les quatre romans de Max Zajack, c’est avant tout un immense plaisir de lecture. Relisez-les. Les traductions sont excellentes et avec huit ans de recul, je regarde à nouveau les couvertures et la typo, et j’en suis sacrément fier.

Mes souvenirs sur l’auteur ? Je revois toujours Mark “Zajack”, chaque fois que je suis de passage à New York. Il a un bon coup de fourchette et plein de bonnes adresses pour déjeuner. Je suis lié intimement avec quasi tous les auteurs que nous avons publiés. Mark, comme d’autres, mérite notoriété et succès commercial. Et je vous remercie chaleureusement de vos efforts dans ce sens. Comme je remercie Adeline Regnault, Patrice Carrer et Christian Kirk-Jensen qui ont contribué avec passion et talent au modeste succès de notre maison d’édition.”